

Du Pacifique aux Caraïbes **Tourisme, modes de vie et littoraux au Mexique**

Daniel Hiernaux-Nicolas

Volume 20, numéro 1, printemps 2001

Mers et littoraux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1071909ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1071909ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hiernaux-Nicolas, D. (2001). Du Pacifique aux Caraïbes : tourisme, modes de vie et littoraux au Mexique. *Téoros*, 20(1), 34–40.
<https://doi.org/10.7202/1071909ar>

Du Pacifique aux Caraïbes

Tourisme, modes de vie et littoraux au Mexique

Daniel Hiernaux-Nicolas

Le Mexique est un pays borné par quatre frontières aux quatre points cardinaux : la frontière Nord – de plus de 3 000 kilomètres – le sépare des États-Unis et le relie à ce pays (démarcation difficile entre le Mexique et le plus grand empire capitaliste) ; la frontière Sud le rattache davantage à l'Amérique latine ; les littoraux du Pacifique, porte de l'Orient mystérieux (autrefois par sa culture et aujourd'hui par sa technologie) ; enfin, le Golfe du Mexique et les Caraïbes, seuil de l'Atlantique et des racines européennes du pays. Donc, deux frontières terrestres et deux maritimes, quatre portes sur le reste du monde, quatre limites qui en définissent les ressources et imposent la démarcation d'un espace-nation.

Les Aztèques croyaient que le Dieu Quetzatcoatl, blond et barbu, allait venir de l'Orient par la mer. À sa place, ce furent les Espagnols qui arrivèrent en petit nombre certes, mais capables de soumettre le plus grand empire américain de l'époque. Une fois à terre, leur chef, Hernan Cortez, brûla ses navires et tourna le dos à la mer pour s'enfoncer dans les terres inconnues, en quête d'or et de pouvoir.

Des siècles durant, les ancêtres des Mexicains ont maintenu une certaine réticence face à la mer : ils n'ont jamais été un peuple de marins comme les Phéniciens par exemple. La mer les attirait peu, sauf comme lien avec la péninsule ibérique et la civilisation occidentale qui s'imposa sous la loi des conquérants.

Il y a peu de temps encore, Veracruz constituait la porte principale des relations économiques par voie maritime. Les autres ports du pays, fermés pendant la guerre d'Indépendance, ont rouvert par la suite, mais n'ont jamais eu le brio de Veracruz ; Acapulco d'où partait le bateau vers la Chine, la Nao, n'a jamais atteint non plus la splendeur de son homologue situé sur le Golfe. Vers le milieu du XX^e siècle, le grand écrivain mexicain Carlos Fuentes allait encore à Veracruz avec son père attendre le bateau qui venait d'Espagne et qui apportait les bijoux les plus appréciés par ces intellectuels : les livres européens.

Cinq siècles auparavant, les Mexicains étaient pourtant capables de vivre en harmonie avec l'eau : ils en avaient fait la démonstration en construisant leur capitale Tenochtlán sur une île au milieu d'un lac. La ville de Mexico garde encore

aujourd'hui le symbole du lac sur son écu, mais, dès la conquête, les Espagnols ont entrepris la tâche énorme de se défaire de l'eau dans la vallée de Mexico, en ouvrant un énorme canal, *el gran Tajo*, blessure irréparable dans l'environnement de cette vallée d'altitude qui a drainé irrémédiablement les eaux de ses principaux lacs vers les rivières, puis les fleuves qui descendent vers le Golfe du Mexique.

Les inondations de la capitale de la Nouvelle-Espagne étaient monnaie courante durant toute l'époque coloniale et même jusqu'à très récemment, la dernière grande inondation de Mexico remontant à 1951. De nos jours encore, chaque année la ville a son lot de voiries détruites, de trafic interrompu et de zones inondées pendant la saison des pluies. Les inondations sont fréquentes aussi dans les zones côtières ; les Mexicains n'aiment pas beaucoup l'eau et ils sont loin d'en avoir la maîtrise.

Pourtant le tourisme allait se charger de modifier ces comportements. Après la stabilisation politique du pays qui a commencé dans les années vingt – après la grande Révolution de 1910 –, la nouvelle classe politique au pouvoir et la bourgeoisie postrévolutionnaire ont commencé à s'intéresser au tourisme, à créer des institutions responsables des affaires touristiques et à modifier les lois pour rendre le pays accueillant pour le tourisme international. Par ailleurs, il faut vraiment situer le début du tourisme mexicain dans les années quarante. À cette époque, durant la Seconde Guerre mondiale, le petit village côtier d'Acapulco était considéré comme une zone de villégiature sûre pour les ressortissants américains.



Après la Seconde Guerre mondiale, sous l'impulsion des nouveaux investisseurs mexicains et d'un certain *jet-set* international, surtout américain, Acapulco est ainsi devenu un endroit à la mode assez prisé. On y a tourné des dizaines de films américains, mais aussi mexicains (c'était l'époque de l'âge d'or du cinéma mexicain), et des vedettes y ont établi leur résidence (par exemple Johnny Weissmuller – Tarzan – à l'hôtel Flamingo).

De la Seconde Guerre mondiale aux années soixante, la nouvelle classe moyenne mexicaine était tiraillée entre deux modèles de tourisme littoral : d'une part, Acapulco, plein de « glamour » où l'on pouvait côtoyer les vedettes du jour ainsi que la crème de la crème du monde politique et de la vie bourgeoise mexicaine de plus en plus soumise au mode de vie et à la culture des États-Unis ; d'autre part, Veracruz, ville ouverte sur le monde d'une façon différente, avec une saveur autochtone accrue, liée au métissage, dont les bâtiments coloniaux reflétaient fortement le passé colonial et où les traditions représentaient un atout central pour attirer les touristes.

La forte poussée du tourisme de masse allait faire pencher la balance au profit d'Acapulco qui devenait ainsi la station balnéaire par excellence. Après avoir conquis le nord de sa baie magnifique, les installations touristiques allaient progressivement s'étendre vers ses plages du centre. À la suite du développement du modèle de tourisme traditionnel, on assistait alors à la poussée du tourisme « doré ».

Les deux modèles reflètent une relation très différente du tourisme à l'espace, en général, et à la plage et la mer, en particulier. Le « modèle traditionnel » – d'après la dénomination reconnue par tous au Mexique –, est celui d'un usage mixte des littoraux, selon lequel les hôtels s'entremêlent à la vie urbaine.

On en est encore à l'époque des hôtels de taille relativement modeste, d'où le touriste sort pour aller au restaurant et à la plage, sa serviette de bain sous le bras et avec tout l'attirail traditionnel des familles en vacances ; un modèle assez proche des

traditions balnéaires européennes, cabines de bain en moins. Dans un tel contexte, c'est la ville qui est l'espace balnéaire et le touriste côtoie facilement la population locale ; il s'inscrit dans un espace urbain, avec ses traditions, ses rythmes (par exemple la fermeture des commerces à l'heure de la sieste) et ses modes de vie. Il en profite tout autant qu'il bénéficie de l'espace littoral.

C'est ce modèle traditionnel qui est implanté à Veracruz également, traditions plus intenses en sus ; donc une vie traditionnelle qui signifiait bien un moment de répit pour la classe moyenne mexicaine, absorbée par la vie de plus en plus trépidante de Mexico (qui comptait un million d'habitants en 1940 et sept millions en 1970). À Veracruz, les vacances sont encore aujourd'hui inconcevables sans la promenade le long des quais (*el malecón*) pour regarder les bateaux et le fort maritime de San Juan de Ulloa, sans la halte obligatoire sous les *portales* (portiques à l'Espagnole le long des places et de certaines rues) pour prendre un verre ou un café au bar *La Parroquia* (La Paroisse).

Le modèle « Acapulco doré » est celui qui s'est ensuite développé le long de la baie à partir des années soixante. C'est un modèle extrêmement différent, où les hôtels s'installent directement sur la plage ; le touriste n'est pas obligé de sortir ; la plupart du temps, il ne le fait plus que le soir. L'hôtel se transforme en une bulle intégrale. Les hôteliers lui offrent tout le confort matériel dont il peut avoir besoin pour ses vacances : hôtels avec air climatisé, ascenseurs, chambres luxueuses, téléviseur dans chaque chambre, restaurants, bars, piscines et discothèques, bref, tous les éléments essentiels pour passer de « bonnes vacances ». De cette façon, on arrive à maintenir le touriste dans une bulle¹ et à exploiter intégralement ses désirs en les transformant en échanges marchands : l'argent contre le plaisir et la satisfaction des désirs le plus souvent manipulés par la publicité.

Ce modèle est, bien évidemment, celui du tourisme de masse qui se développera sous toutes les latitudes et qui deviendra l'image

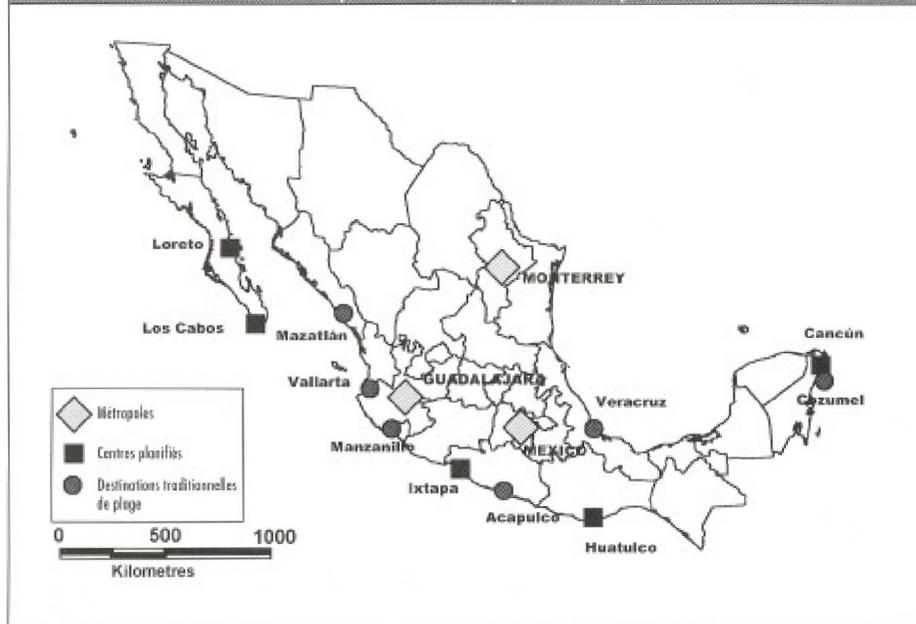
de marque du tourisme international pendant plusieurs décennies (Boyer, 2000 : 24-30). On en connaît les *resorts* : une industrie touristique en pleine croissance, le développement des chaînes hôtelières, la standardisation des produits touristiques et la massification des plages. Encore aujourd'hui les photos de Rimini, montrant les touristes allongés les uns à côté des autres à une distance quasi réglementaire ou militaire, donnent froid dans le dos. Pourtant, ce modèle a eu et a encore ses adeptes. Le tourisme de masse, occupant massif des littoraux, est loin de s'éteindre ; au contraire, il continue son expansion le long des côtes du monde entier.

Les critiques de ce modèle n'ont pas manqué de fuser de toutes parts, particulièrement après mai 1968 : « nous ne voulons pas bronzer idiots » continue à résonner dans la tête des intellectuels, même si les classes moyennes et le prolétariat, dont les conditions de vie se sont améliorées pendant les Trente Glorieuses, ont prisé largement ce modèle et continuent d'ailleurs à le faire.

Outre les critiques « intellectualisantes » sur l'abêtissement des masses en écho aux critiques sanguinaires de la société de masse et du spectacle de Guy Debord et des situationnistes (le tourisme étant bien un spectacle), il faut aussi mettre en évidence que les résultats du modèle étaient loin d'être réjouissants. Comme l'a si bien dit Gay-Para (1985), les hôtels sur la plage étaient vraiment des HLM avec les pieds dans l'eau.

La dégradation des plages mexicaines a été spectaculaire durant la phase du tourisme de masse : non seulement la dégradation des paysages a-t-elle transformé des baies magnifiques en murs de béton, mais les problèmes liés à la densification des espaces n'ont pas été résolus. Il s'agissait tout d'abord de problèmes d'équipement : réseau routier déficient pour accueillir les milliers de voitures qui envahissaient Acapulco, surtout à l'époque des vacances scolaires ; réseau électrique et système de traitement des eaux et des égouts inappropriés ; croissance spontanée des bidonvilles sur les collines autour de la

FIGURE 1
Principaux centres touristiques au Mexique



baie, son « amphithéâtre ». Acapulco a connu une phase de croissance sans contrôle et sans planification.

Vers la fin des années soixante-dix, les résultats étaient déjà désastreux et il a fallu une forte intervention du gouvernement fédéral mexicain pour reprendre la situation en main, bien que très partiellement.

Le Mexique a connu un autre problème, bien plus sérieux, celui de la pollution de la baie : la conscience écologique n'est apparue que très tardivement au pays... trop sans aucun doute ; de ce fait, les installations touristiques déversaient les égouts dans la baie, les ordures que les habitants des bidonvilles abandonnaient dans les hauteurs descendaient sur les plages et dans la baie lors des pluies souvent torrentielles de mai à octobre. La conscientisation à la protection de l'environnement ne s'est faite que très tard, dans les années quatre-vingts.

Le modèle Acapulco, saturé, détruit par l'exploitation à outrance d'un site d'une grande beauté naturelle, enlaidi par les constructions qui cachent la vue de la baie et par les bidonvilles qui en sont le paysage vers l'intérieur des terres, a été fortement touché par le rejet des touristes, surtout internationaux. De 1987 à 1998,

l'arrivée de touristes internationaux à Acapulco est passée de 682 000 à 236 000, chute considérable qui imposera une restructuration que nous analyserons ci-après.

Par ailleurs, les investissements touristiques n'ayant pas été orientés vers Veracruz, cette dernière n'a pas connu la même croissance que son concurrent sur la côte du Pacifique. Il faut dire aussi que le climat toujours très incertain et la qualité des plages du Golfe sont loin de pouvoir rivaliser avec le Pacifique.

En outre, une nouvelle vague de tourisme et de stations balnéaires s'est imposée au Mexique dans les années soixante-dix. En fait, tout a commencé au début des années soixante, quand de jeunes fonctionnaires de la Banque centrale du Mexique ont décidé d'explorer le potentiel des autres littoraux du pays. L'idée était de concurrencer Acapulco et, surtout, d'accroître l'offre touristique pour faire rentrer, dans les coffres de l'État, les devises dont le modèle économique « fermé » avait terriblement besoin.

La Banque interaméricaine de développement, puis la Banque Mondiale, sont devenues les pourvoyeurs de fonds de cette entreprise qui exigeait des investissements publics considérables. Les côtes mexicai-

nes, passées au peigne fin par les jeunes technocrates, sont ainsi devenues, selon l'expression d'un journaliste, le nouveau « rêve des banquiers ».

Cancún est sans aucun doute le paradigme de cette nouvelle approche du tourisme de masse, l'idée étant de développer des infrastructures de grande envergure pour y installer des hôtels et des équipements connexes, dont discothèques, centres de convention, centres commerciaux et autres.

Le modèle Cancún, bientôt repris dans plusieurs stations balnéaires (Ixtapa, Los Cabos, Loreto puis finalement Hualulco), comporte plusieurs caractéristiques intéressantes² : tout d'abord, on peut affirmer qu'il s'agit du plus parfait exemple de la colonisation technocratique des plages mexicaines. On y trouve, entre autres, la planification, la corruption, les investissements mal conçus, les erreurs fatales.

La vision du tourisme et de la relation du touriste au littoral et à la mer est totalement médiatisée par la relation commerciale : chaque hôtel est une bulle qui contrôle sa propre plage – même si la loi mexicaine impose le caractère public des plages jusqu'à une certaine distance depuis le niveau maximal des eaux – qui commercialise toute relation avec l'environnement et surtout qui impose une vision consummatrice de l'espace littoral.

L'idée de la modernité est aussi l'une de ses caractéristiques centrales ; on peut ici mettre à profit l'idée de François Ascher que le fordisme est aussi une certaine forme de taylorisme-fordisme-lecorbusierisme (Ascher, 1995). En effet, la ville a été conçue sous les principes les plus stricts de la séparation des fonctions, entre la ville en soi, les zones touristiques et celles des équipements. Le tourisme vit ainsi de façon transitoire dans une « espèce d'espace » (si l'on se permet ce clin d'œil à Perec) qui est doublement ségrégationniste : tout d'abord entre les fonctions de la vie urbaine, mais aussi, et c'est tout aussi important, entre celles-ci et le littoral. Ce dernier devient, dans ce modèle fonctionnaliste exacerbé, une sorte de toile de fond, un décor, imposant certes, mais secondaire

TABLEAU 1
Arrivées de touristes par type de destination, 1986-1998

	1986	1987	1988	1989	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998
DESTINATIONS PLANIFIÉES DE PLAGE													
Cancún	852 582	944 213	804 866	1 141 329	1 566 005	1 903 556	2 035 983	1 973 517	1 958 065	2 154 608	2 305 538	2 640 163	2 651 997
Huatulco		11 192	23 379	82 083	119 034	140 173	166 921	181 366	169 921	153 452	159 330	175 028	171 017
Ixtapa	305 331	337 518	288 231	275 455	272 009	301 203	315 757	289 482	307 861	352 116	414 654	397 154	362 255
Loreto	41 855	46 952	47 487	30 619	36 419	38 401	38 557	29 880	33 769	35 963	52 435	55 165	57 870
Los Cabos	140 486	153 322	131 932	161 659	225 700	292 351	276 086	303 818	361 878	448 834	547 583	675 278	472 034
Sous-Total	1 340 254	1 493 197	1 295 895	1 691 145	2 219 167	2 675 684	2 833 304	2 778 063	2 831 494	3 144 973	3 479 540	3 942 788	3 715 173
En % du total	6,73	7,02	6,23	7,91	9,97	11,94	12,77	12,64	12,83	11,44	11,81	12,53	11,20
DESTINATIONS TRADITIONNELLES DE PLAGE													
Acapulco	1 645 596	1 786 121	1 611 045	1 561 356	1 466 324	1 580 656	1 783 921	1 901 511	1 930 083	1 781 763	1 914 035	1 859 693	1 898 722
Veracruz	736 929	793 250	735 781	800 870	829 470	853 834	747 554	737 193	856 152	1 153 096	1 281 287	1 645 639	1 696 640
Manzanillo	283 742	259 838	282 166	301 120	338 192	342 998	352 614	356 989	311 279	323 954	397 693	340 583	422 796
Mazatlán	802 295	816 180	868 840	852 106	876 084	869 059	810 572	829 414	886 349	702 953	723 309	796 759	757 620
Vallarta	623 933	724 825	596 509	611 708	687 877	755 712	797 636	841 167	897 544	829 409	876 176	934 330	963 174
Cazumel	191 809	213 283	167 699	172 545	218 275	208 536	232 528	271 400	321 047	310 302	302 975	301 905	281 716
Sous-total	4 284 304	4 593 497	4 262 040	4 299 705	4 416 222	4 610 795	4 724 825	4 937 674	5 202 454	5 101 477	5 495 475	5 878 909	6 020 668
En % du total	21,51	21,59	20,49	20,11	19,84	20,58	21,29	22,47	23,56	18,56	18,65	18,69	18,15
GRANDES MÉTROPOLES													
Distrito Federal	1 960 521	2 224 973	2 250 529	2 107 956	2 424 103	2 338 511	2 251 306	2 103 541	2 263 559	7 889 411	7 379 020	7 345 086	7 890 728
Guadalajara	2 228 085	2 232 610	2 089 449	2 209 394	2 271 066	2 150 572	1 779 498	1 809 544	1 880 300	1 365 713	1 607 509	1 758 855	1 816 488
Monterrey	768 791	836 128	839 541	831 625	830 652	852 265	864 172	861 302	848 815	862 787	1 052 869	1 241 638	1 280 243
Sous-total	4 957 397	5 293 711	5 179 519	5 148 975	5 525 821	5 341 348	4 894 976	4 774 387	4 992 674	10 117 911	10 039 398	10 345 579	10 987 459
En % du total	24,89	24,88	24,90	24,09	24,82	23,84	22,06	21,73	22,61	36,82	34,08	32,89	33,13
AUTRES DESTINATIONS DE L'INTÉRIEUR													
En % du total	9 339 004	9 899 595	10 065 042	10 237 618	10 098 402	9 775 139	9 734 400	9 485 912	9 050 594	9 118 624	10 445 205	11 288 703	12 440 258
En % du total	46,88	46,52	48,38	47,89	45,37	43,63	43,87	43,16	41,00	33,18	35,46	35,89	37,51
Total	19 920 959	21 280 000	20 802 496	21 377 443	22 259 612	22 402 966	22 187 505	21 976 036	22 077 216	27 482 985	29 459 618	31 455 979	33 163 558

Source : Données officielles du ministère mexicain du Tourisme

par rapport aux fonctions primaires du centre balnéaire : transformer le touriste en consommateur « pur ».

La transformation du littoral est donc de deux ordres : celui de sa colonisation technocratique qui en définit les usages et les modes d'appropriation et celui de sa commercialisation qui en transforme toute qualité en « avantage concurrentiel » par rapport à d'autres centres et comme support de la commercialisation croissante du tourisme. Les graphiques 1 et 2 font référence à l'évolution, à long terme, de l'arrivée de touristes internationaux et de la croissance de la mise en service de chambres de 1950 à 1999. Le premier démontre clairement qu'à partir de l'intervention publique des années 1970, on assiste à une forte croissance de l'arrivée des touristes, mais que vers le début des années 1980, cette croissance ralentit. Un plafonnement est d'ailleurs envisageable dans les dernières années. Toutefois, comme c'est le tourisme des États-Unis qui constitue le

plus gros des effectifs du tourisme international vers le Mexique, c'est vers lui qu'il faut se pencher. Et, dans ce cas, le tourisme des mexicains qui résident aux États-Unis continue à alimenter le flux du tourisme.

Les deux cas de stations balnéaires que nous avons détaillés davantage, Acapulco et Cancún, sont en fait complémentaires et obéissent aux mêmes impulsions de la société mexicaine par rapport à ses côtes et à la mer. L'héliotropisme a transformé ainsi le Mexicain moyen en un fervent défenseur de la relation à la mer comme étant une des façons de récupérer ses forces après des mois de travail acharné. L'idéologie du tourisme balnéaire a ainsi peu à peu colonisé les côtes mexicaines en les transformant en un objet de désir, mais aussi en un objet de gains.

Le rôle des autorités mexicaines a été décisif dans ce processus, non seulement comme promoteur d'un tourisme de luxe

dans les années quarante, mais aussi par l'appui constamment donné aux équipements touristiques (entre autres par l'offre de crédits hôteliers imposants) et, ensuite, sous couvert d'une politique de développement de ces nouveaux pôles touristiques qui font aujourd'hui les beaux jours du tourisme de masse au Mexique. Il faut toutefois souligner, comme l'illustre clairement le tableau « Arrivée des touristes par type de destination », que c'est avant tout Cancún qui est devenu l'épicentre de cette croissance du tourisme de masse, alors que les autres stations balnéaires, appuyées par les gouvernements qui se sont succédés de 1970 à 1988, n'ont pas généré les résultats espérés. Le cas le plus évident de fracas tonitruant est celui de Loreto, dans la péninsule de Basse Californie, qui n'arrive pas à capter 60 000 touristes annuels. Los Cabos maintient un certain niveau, car le projet officiel, celui de San José del Cabo, s'est intégré dans un projet autonome de Cabo San Lucas qui est le véritable moteur du noyau touri-

que. Par ailleurs, les destinations traditionnelles de plage ont un flux relativement stable, sauf Veracruz qui connaît une nouvelle phase de croissance, qu'il faut aussi attribuer au tourisme d'affaire, comme c'est aussi le cas pour d'autres villes moyennes et des grandes métropoles mexicaines, depuis l'ouverture des marchés vers 1986, et sa formalisation par la signature de l'ALENA, fin 1993.

Après 1988, l'action publique s'est considérablement réduite dans les grands pôles de développement touristique. Le capital privé a pris la relève, quand même appuyé par les crédits hôteliers. De fait, dès 1982, des groupes spécialisés ont lancé une grande quantité de projets privés, car la faiblesse de l'économie mexicaine et de la monnaie, en particulier, rendait paradoxalement le Mexique très concurrentiel sur le marché touristique.

Toutefois, l'espoir de voir les grands projets mexicains se transformer en enclaves de luxe est loin d'être un fait accompli : c'est plutôt un tourisme moyen – même un tourisme à revenus moyens et bas – qui choisit ces destinations dans l'ensemble de l'offre mondiale où la concurrence est d'ailleurs fort imposante. Le Mexique s'est lui-même constitué des concurrents en offrant son appui technique à Cuba et à la République dominicaine pour la mise en place de leurs propres projets. Dans l'ensemble des Caraïbes, des projets semblables sont monnaie courante et le touriste aurait même tendance à ne pas vouloir répéter les séjours dans une même station pour diversifier quelque peu les lieux de vacances (si cela est possible en raison de la répétitivité des modèles touristiques).

Un des plus grands défis de ce modèle est sans aucun doute la question de l'environnement. Même dans le cas des projets « planifiés », dont Cancún, les précautions quant aux effets négatifs sur l'environnement n'ont pas été prises en compte au moment de la conception des projets. Dans le cas de Cancún, les travaux d'infrastructure ont accéléré l'eutrophication de la lagune de Nichupté au centre du projet. Les failles dans les systèmes de déversement des eaux et des ordures, mais aussi le

niveau impensable d'utilisation de l'eau potable par chambre d'hôtel, en font un site extrêmement offensif pour un environnement particulièrement fragile.

En effet, les étendues côtières sous-tropicales sont extrêmement complexes à gérer au plan écologique. Les grands développements touristiques côtiers au Mexique ont le plus souvent détruit les estuaires des rivières, les « *esteros* » ; ils ont pollué les eaux et transformé de façon irrémédiable les systèmes écologiques, en éliminant des espèces végétales et animales irremplaçables. La destruction – enfin maîtrisée – des tortues marines en est un bon exemple.

Il faut aussi rappeler que c'est la commercialisation à outrance de l'activité touristique qui fait des dégâts insoutenables : par exemple, récemment, un grand navire de croisière a touché la grande barrière de corail face à Cozumel, détruisant un patrimoine naturel de premier ordre.

Au cours des dernières années, l'expansion du tourisme balnéaire vers d'autres lieux a été des plus contradictoires. D'une part, on pourrait percevoir la dissémination des flux touristiques comme un fait positif, car elle diminue la charge environnementale et la répartit d'une façon plus cohérente, mais d'autre part, le recul de l'intervention de l'État mexicain a aussi accru la complexité du contrôle des instances de protection de l'environnement.

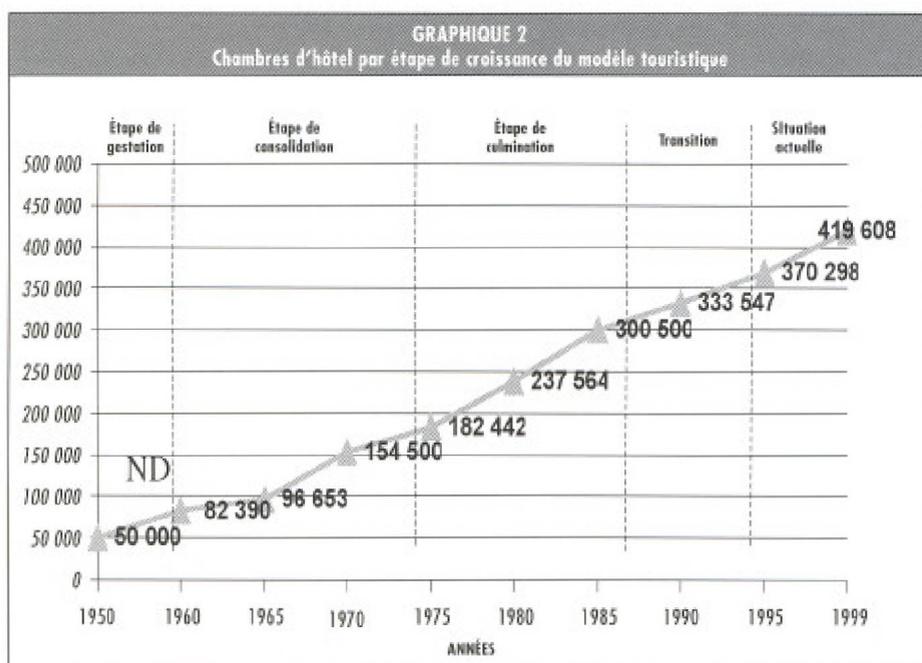
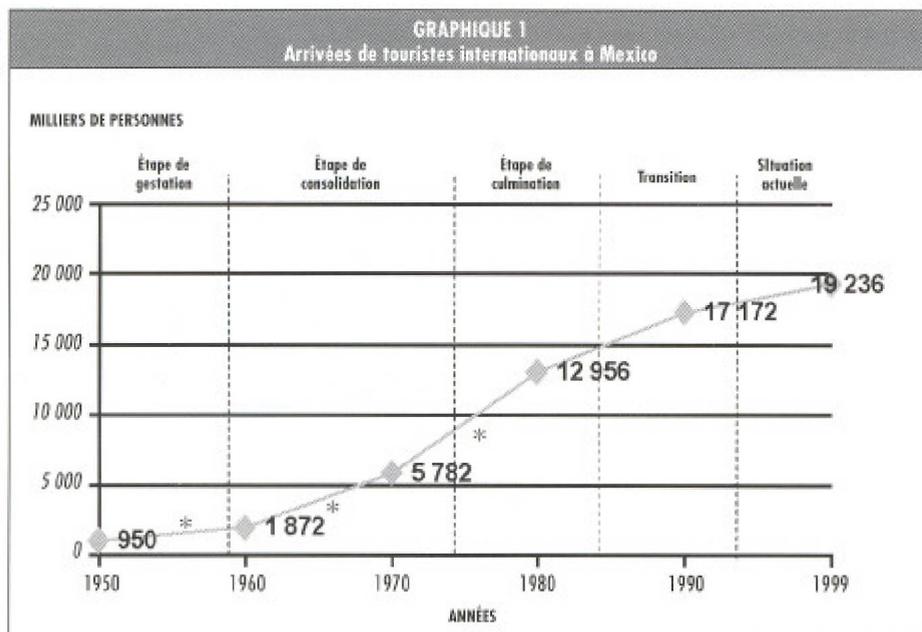
Heureusement, le ministère de l'Environnement a aujourd'hui commencé à freiner la croissance incontrôlée des développe-

ments touristiques. Par exemple, malgré sa fragilité environnementale, la côte mexicaine des Caraïbes a été inondée de projets de tout genre – enclaves touristiques de luxe parfois liées à des capitaux douteux, petits projets qui se disent écologiques, mais qui détruisent l'environnement, etc. –, à un point tel que l'ancien président du Mexique, M. Zedillo, a affirmé récemment que plus un seul projet ne serait autorisé sur cette côte. On peut douter sérieusement de la capacité officielle de mettre un frein à une activité aussi lucrative pour l'économie mexicaine qui, souvent, est hors du contrôle des autorités.

À l'opposé d'un tel modèle de tourisme de plage, il y a bien sûr le tourisme vers des destinations intérieures. Le tableau « Arrivées de touristes par type de destination, 1986-1998 » fournit une estimation de la relation entre les deux grands blocs de destination des touristes. La force du tourisme balnéaire ne doit pas être minimisée, mais il est évident que les destinations intérieures sont tout aussi importantes. Par ailleurs, il faut quand même rappeler que le Mexique n'a jamais fait de bonnes estimations du tourisme national, car les statistiques sont construites sur la base de l'occupation des hôtels. Malgré l'absence de tradition de camping, par exemple, il y a pourtant d'autres avenues pour le tourisme national, la principale étant le tourisme en famille, d'autant plus facile que le Mexique est un pays dont les grandes métropoles (principales émettrices de touristes) se sont constituées sur la base des migrations interrégionales.



Photo : Alain Mangeau.



Les estimations récentes du nombre de touristes sont assez convaincantes : moins de 20 millions de touristes internationaux et près de 138 millions de touristes nationaux³. La croissance du tourisme urbain est sensible et elle résulte de l'accroissement des relations économiques entre le Mexique et le reste du monde, particulièrement avec les États-Unis et le Canada qui imposent un trafic croissant de tourisme d'affaires qui s'oriente vers les grandes villes.

Donc, face à ce modèle de tourisme de plage, les avantages du Mexique du point de vue économique, mais aussi au vu de son patrimoine tant culturel que bâti, sont en voie de diversifier les destinations et donc de diminuer les pressions de tout genre sur les littoraux. Les données du tableau « Arrivée de touristes par type de destinations » montrent bien que les grandes métropoles et les villes moyennes de l'intérieur sont les destinations qui ont eu le plus de succès dans les dernières années.

On doit associer cette situation à la poussée du tourisme d'affaires après l'ouverture des marchés et à sa ratification officielle dans le cadre de l'ALENA signé fin 1993⁴. On assiste également à une certaine poussée du tourisme écologique (ou écotourisme), dont les manifestations sont parfois assez peu respectueuses de l'environnement. Mais ces pratiques, en principe « écologiques », sont loin d'être dominantes et, dans le meilleur des cas, en y ajoutant d'autres modèles « alternatifs », elles ne dépasseraient pas 15 % du total des arrivées touristiques (Hiernaux, 2000).

Il faut donc se rendre à l'évidence : la colonisation des littoraux du Mexique est un processus qui est loin d'être arrivé à expiration. Heureusement, l'héliotropisme a commencé à décliner, du fait, entre autres, de la menace du cancer de la peau et d'un certain rejet du modèle peu varié, standardisé et le plus souvent anti-écologique, alors que les sociétés actuelles montrent une tendance croissante à exiger la qualité, la diversité, le respect des individualités et celui de l'environnement naturel, toutes des conditions que les grandes destinations de masse présentent de moins en moins.

Paradoxalement, le rejet de ces destinations en fait souvent baisser le prix, ce qui introduit une nouvelle demande de bas niveau qui compense partiellement la perte économique, sans pour autant résoudre les contradictions du modèle touristique et spatial en soi. C'est le cas d'Acapulco : au regard du déclin du tourisme international, deux nouvelles modalités sont apparues simultanément. D'abord, la colonisation d'une troisième portion du littoral, plus au sud et hors de la baie traditionnelle, connue sous le nom d'« Acapulco diamante » : il s'agit d'une colonisation de luxe avec des résidences de classe, des hôtels de luxe et un confort de premier ordre lié à une séparation absolue par rapport à la ville et au reste du tourisme. Ensuite, la mise en service d'une autoroute chère et très rapide (3,5 heures de Mexico à Acapulco) a transformé le modèle traditionnel, basé sur le tourisme en hôtel, en un tourisme de plus en plus lié à la résidence en temps partagé (*time-sharing*), à

la location de chambres, d'appartements et de maisons hors du marché formel et même à l'achat d'une seconde résidence dans le cas des plus fortunés. Cette transformation du modèle dominant à Acapulco ne se reflète d'ailleurs pas dans les statistiques basées sur l'occupation des hôtels. Elle confirme par ailleurs l'hypothèse que le « produit touristique », en parallèle avec d'autres produits commercialisables, est soumis au modèle du « cycle du produit »⁵ de Vernon.

La relation entre le tourisme mexicain et ses littoraux est une longue histoire qui s'est déroulée sur plus de cinquante ans. Cette relation a aussi été à la source de la croissance de la population mexicaine sur les littoraux. Nous en faisons une estimation élémentaire à partir de la population des principaux centres touristiques du pays de 1950 à 2000. Cette tendance a d'ailleurs compensé la forte attraction de Mexico sur les populations des régions démunies et a induit une certaine redistribution de la population sur le territoire mexicain. C'est sans aucun doute un facteur positif au plan de l'aménagement du territoire.

Or, ce modèle de masse a aussi provoqué de nombreux problèmes environnementaux. L'équilibre écologique est des plus précaires dans les zones côtières où la croissance des équipements et de la population impose des charges écologiques importantes.

Toutefois, les littoraux mexicains sont encore largement inexploités ; des kilomètres de plages vierges s'étendent sur les littoraux du Pacifique, du Golfe et de la mer des Caraïbes. Une nouvelle relation commence à s'imposer : on protège les sites de dépôts des œufs de tortues marines ; la mer de Cortés entre la Basse Californie et le continent est devenue une destination privilégiée pour l'observation des baleines ; on a désigné certaines zones côtières « aires protégées » en raison de leur biodiversité incomparable.

Finalement, le tourisme a permis aux Mexicains de se réconcilier avec la mer. Ils ne lui tournent plus le dos : des millions de Mexicains continuent de prendre leurs

vacances dans les destinations traditionnelles ou commencent à revaloriser des endroits auparavant délaissés comme Veracruz. Dans ce processus, ils repensent aussi leur relation à l'environnement et, progressivement, ils s'intéressent plus à la préservation qu'à la destruction d'un patrimoine littoral étendu sans être pour autant inépuisable.

Daniel Hiernaux-Nicolas est professeur-chercheur à l'Université Autonome Métropolitaine de Mexico, campus Xochimilco.

Notes

- 1 Au sujet de la formation des bulles touristiques, lire Rémy (1994 : 61-78) et Judd (1999 : 35-53).
- 2 Nous renvoyons le lecteur à notre article « The Cancún Bliss » dans Fainstein et Dennis (1999 : 124-142) pour une explication détaillée de l'expérience de cette station balnéaire.
- 3 Les données concernant le tourisme international se construisent à partir de plusieurs sources fiables, principalement les arrivées enregistrées par la police aux frontières (les données très précises sont communiquées trimestriellement). Quant aux touristes nationaux, les données ont été revues récemment grâce à la création d'un système de comptabilité nationale « satellite » pour le tourisme selon les dernières techniques de cette discipline. Cette nouvelle donne démontre aussi que le tourisme national est bien plus important pour l'économie mexicaine que le tourisme international, contrairement à toutes les affirmations officielles antérieures qui ont donné tout l'appui officiel aux projets orientés vers le tourisme international. La captation de devises par le tourisme est d'ailleurs un objectif qui est passé au second plan, à cause de l'apport considérable en devises qui provient des exportations manufacturières depuis la mise en place de l'ALENA en 1994.
- 4 Il faut toutefois prendre garde aux données relatives à Mexico : celles-ci démontreraient un bond en avant impensable de 1994 à 1995 ; il s'agit en fait d'une révision du statut « touristique » de nombreux hôtels de diverses catégories et, de ce fait, plus de cinq millions de visiteurs auparavant non considérés comme « touristes », grossissent maintenant cette catégorie. Il ne s'agit pas seulement de mexicains, mais aussi de touristes étrangers, ce qui démontre bien que, dans les grandes métropoles mexicai-

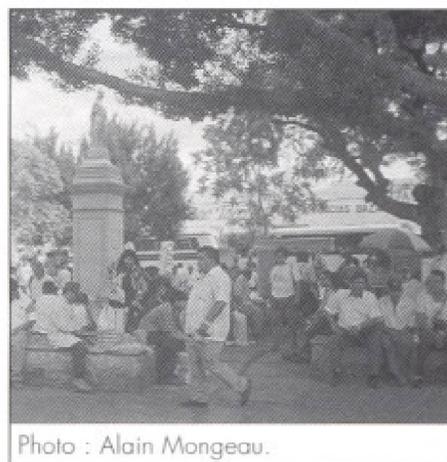


Photo : Alain Mongeau.

nes, les touristes s'insèrent dans toute la gamme des hôtels, même si ces installations ne sont pas toujours reconnues comme étant de « qualité touristique », comme c'était le cas à Mexico.

- 5 Voir entre autres les écrits de Georges Cazes à ce propos.

Bibliographie

- Ascher, François (1995), *Metapoli ou l'avenir des villes*, Odile Jacob, Paris.
- Boyer, Marc (2000), *Le tourisme de masses*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Fainstein, Susan, et Dennis Judd, éditeurs (1999), *The Tourist City*, Yale University Press, p. 124-142.
- Gay-Para, Guy (1985), *La pratique du tourisme*, Economica, Paris.
- Hiernaux, Daniel (2000), *El turismo en México: perspectivas 2020*, Secretaría de Turismo, Gouvernement fédéral du Mexique, Mexico.
- Hiernaux, Daniel (1995), « En busca del Edén: turismo y territorio en las sociedades modernas », *Ciudades*, Revista de la Red Nacional de Investigación Urbana, Mexico, n° 23, p. 24-30.
- Judd, Dennis (1999), « Constructing the Tourist Bubble », dans Fainstein, Susan et Dennis Judd, éditeurs, *The Tourist City*, Yale University Press, p. 35-53.
- Rémy, Jean (1994), « L'implication paradoxale dans l'expérience touristique », *Recherches sociologiques*, Université Catholique de Louvain, Louvain La Neuve, n° 2, p. 61-78.